

Ces profs marathoniens de l'examen oral

Les épreuves de fin d'année sont éprouvantes pour les étudiants universitaires. Mais aussi pour leurs enseignants. Surtout pour ceux qui ont choisi de maintenir le colloque singulier.

Vous souhaitez assister à mes examens oraux ? Venez, ça se passe en salle de dissection en sous-sol. N'ayez crainte : à la place des cadavres, vous verrez mes étudiants. » Le Pr Benoît Lengelé garde son humour, malgré le stress et la solennité qui règne dans ce vaste espace de la faculté de médecine de l'UCL à Woluwe. Néons froids, bruit d'air conditionné âgé, frigo pour les corps donnés à la science et Christ crucifié toujours planté au-dessus du tableau... C'est là que, depuis 8h30 du matin, sept tables, largement séparées les unes des autres, accueillent cinq filles et deux garçons de 2^e bac. Endimanchés, le nez sur leurs feuilles d'interrogation, ils préparent monacalement leurs réponses aux imminentes questions orales de leur professeur d'anatomie topographique et clinique.

« Qui est prêt ? », lance le Pr Lengelé. Une étudiante, visiblement tendue, se lève et s'assied devant son examinateur. Seul les sépare un bureau où reposent, bien alignés, des ossements humains. Elle s'empare d'un scrotum et commence à le décrire à voix basse en glissant ses doigts sur l'os. L'examinateur, calme et concentré derrière ses lunettes, lui susurre des sous-questions et souligne quelques lacunes. Au terme d'un quart d'heure interminable, l'étudiante se détend. « Je suis contente. Merci beaucoup. » Elle quitte la salle avec un 14/20.

« L'oral, c'est un sacrifice personnel et un cadeau majeur que j'offre à mes 450 étudiants inscrits à l'examen, souligne le Pr Benoît Lengelé, prenant fort à cœur sa mission d'enseignant. Parce que, durant trois grosses semaines en juin, je vois beaucoup moins mes patients (il est éminent chirurgien et dirige l'unité de morphologie expérimentale des Cliniques universitaires Saint-Luc, NDLR). Puis, comme j'interroge 25 à 30 personnes tous les jours, week-ends compris, de 10h30 à 14h30 puis de 16h à 20h30 si nécessaire, j'avoue que ce n'est pas facile physiquement. A la fin de la journée, je suis parfois si fatigué que je file au lit sans manger. Puis, je suis debout cinq à six heures plus tard. Ajoutez ensuite les vérifications de notes, les délibérations, les post-délibé avec les bacheliers m'explorant de leur ajouter des points (« les pèlerins ») et vous comprendrez qu'en examens, les étudiants ne sont pas les seuls à plaindre. »

« Fatigant et chronophage »

Ce véritable marathon de l'oral, Edouard Delruelle le connaît très bien lui aussi. Certaines années, le professeur de philosophie politique et du droit voit défiler près de 500 inscrits en 1^{er} bac de droit, dans son petit bureau sous les combles de l'ULg, place du Vingt-Août.

« Cela dure trois semaines à temps plein à raison de trente étudiants par jour », explique-t-il en insistant : « Ne nous apitoyons quand même pas trop sur le sort des profs. L'oral, c'est avant tout le calvaire de ces jeunes qui jouent leur survie universitaire. L'enjeu, c'est pour eux. Moi ? Je trouve ça juste très fatigant. En fin de journée, je suis vidé, parce que le stress de mes étudiants est communicatif, même si je m'efforce de pas devenir un buvard. Puis, c'est chronophage. Mes travaux de recherches, mes collaborations scientifiques, mes suivis de thèses, mes e-mails... tout cela, je dois le mettre entre parenthèses et rattraper ensuite le temps perdu. »

La fatigue engendrée par ces passages d'épreuves à haute cadence, chaque enseignant la gère à sa façon. « En journée, quand je sens arriver la somnolence, je me lève et je bouge. Debout, c'est impossible de dormir, sourit le Pr Delruelle. Puis je bois de l'eau, encore et encore. Et un peu de café. » Viviane Vannes, professeur de droit du travail à l'ULB, elle, confesse « dormir chaque soir à 20h et tout le week-end. » C'est qu'en plus de ses 140 aspirants juristes à cuisiner oralement chaque après-midi jusque tard le soir à l'université bruxelloise, l'avocate continue de s'occuper de ses clients, le matin, à son cabinet uclois. « C'est bien simple : je n'ai plus de vie privée. »

Rester objectif

Ces enseignants ne sont pas des machines. Eh oui, leur marathon les éprouve. Mais ils assurent avoir tout mis en place pour garantir la même qualité d'évaluation à chaque étudiant, qu'il passe en début de session en matinée ou fin juin au coucher du soleil. « Avant, c'était un problème de rester objective, confesse la Pr Vannes. J'ai mis en place un système avec deux questions, puis des sous-questions. Je cote chaque élément individuellement. J'arrive à une note totale que je commente. Je reste calme, même quand on me répond des bêtises. Je m'efforce tellement de rester objective et pas embêtante que ça contribue à ma fatigue. »

Cette « procédurisation » de l'oral, comme la qualifie le Pr Delruelle, celui-ci, ainsi que Benoît Lengelé, l'appliquent aussi. « J'écoute mécaniquement l'étudiant, explique le prof liégeois de philo. Je sais parfaitement bien quels éléments il doit me restituer. Et je dispose de quarante jeux de questions différentes. Avec ce système, je ne peux pas donner des sujets et des cotes à la tête du client. Puis, je mastreins à rester le plus atome, le plus neutre possible. Je neutralise ainsi toute forme de sympathie ou d'antipathie pour la personne que j'ai face à moi. Et quand je ressens une émotion, comme

celle de voir à quel point un étudiant s'est investi pour comprendre mon cours, je la garde pour moi. » L'ancien directeur du Centre pour l'égalité des chances dit aussi « cacher la colère que suscitent les inégalités de chances de réussite. Cela peut m'arriver quand j'interroge certains étudiants issus de l'immigration, qui ne disposent pas des mêmes bagages que les autres. Je leur donne des conseils s'ils échouent ».

Après les pleurs

Oui, les examinateurs peuvent se montrer bienveillants. Même avec les tricheurs. « L'an dernier, j'ai surpris un étudiant avec un smartphone caché dans la manche de sa chemise, se souvient le Pr Lengelé. Je l'ai pris à part. Il s'est décomposé puis effondré. J'ai eu si peur pour lui que je l'ai conduit en psychiatrie juste à côté de la faculté. Mais ça n'influence pas mon jugement sur ce délit. Il en va de même les rares fois où une jeune fille essaye de me déstabiliser en jouant sur les longs silences, les inclinaisons de tête et le regard dans le blanc des yeux. Ma devise, c'est "bienveillance toujours, compréhension parfois, complaisance jamais". Ainsi, quand un étudiant se laisse submerger par son stress, voire se met à pleurer, je le rassure. Après tout, moi aussi il m'arrive de mal dormir la veille d'une intervention chirurgicale. Mais j'explique ensuite à l'étudiant que, plus tard, il devra faire un effort sur lui-même pour se montrer à la hauteur de la profession et de ses responsabilités. On ne peut pas perdre les pédales devant un patient. »

Apprendre à se maîtriser, c'est l'un des nombreux atouts de l'oral, une méthode d'examen que nos trois interlocuteurs ont choisi de maintenir à une époque où l'écrit gagne du terrain, surtout pour les grandes cohortes d'étudiants. « Je me

prête à ces colloques singuliers car ils me permettent de savoir si les aspirants médecins maîtrisent les bases et ne représenteront pas de danger plus tard pour les patients. C'est impossible avec l'écrit », estime le professeur d'anatomie. « Moi, enchaîne la spécialiste du droit du travail, je sais tout de suite si la personne a étudié ou non mon épaisse matière en trois tomes, rien qu'à sa façon d'ouvrir la porte et de s'asseoir. Mais si on a de l'intelligence et un peu de bagout, on peut s'en sortir. L'oral sert à développer sa capacité à se défendre publiquement, sans aggraver l'autre, en nouant le dialogue. C'est essentiel pour de futurs avocats. »

Au bout du compte ? Il reste quelques souvenirs amers, comme « cet étudiant pervers » qui a tenté de manipuler Viviane Vannes en début de semaine. « Il a répondu à côté de la plaque. Je lui ai don-

né la bonne réponse. Il a prétendu l'avoir donnée en me fixant du regard. Il a recommencé à la question suivante. Ça s'est terminé par un examen écrit et un 6/20. » Mais c'est le positif de l'oral qui finit par prendre le dessus. Edouard Delruelle se souvient ainsi « avoir été très heureux de voir une jeune d'origine tchétchène réussir sa seconde session

après avoir suivi mes recommandations en juin pour s'améliorer ». Quant à Benoît Lengelé, le bonheur et la récompense de ses marathons tiennent en ces quelques mots de diplômé : « Merci de m'avoir encouragé à l'oral, je suis médecin grâce à vous. » ■

JULIEN BOSSELER

LES CHIFFRES

29 %

C'est la proportion d'examens oraux à l'UCL par rapport aux épreuves écrites. Sur 3.400 cours, l'université dénombre 987 sessions orales (en janvier et/ou en juin). Dans les universités belges, l'oral a tendance à reculer, singulièrement pour les grandes cohortes d'étudiants. En France, l'écrit est devenu la norme. En Italie, l'oral constitue la règle.

15

C'est, en minutes, le temps que dure généralement une épreuve orale, sauf si l'étudiant vient demander une « cote de présence », essentielle en cas de perception d'une bourse d'études. Le temps d'un oral peut toutefois atteindre 30 à 60 minutes, selon la complexité du cours et le degré d'étude. Dans certains cas de présentations de travaux, l'épreuve peut même prendre une demi-journée.